



Plus de trente
ans après
« La Dérobade »,
Jeanne Cordelier,
remontée des
enfers, signe avec
la même gouaille
le récit de sa
« Reconstruction ».

Jeanne Cordelier

À L'EAU DE VIE

Benoîte Groult voit en elle
le symbole de la résilience.

Tout, c'est vrai, semblait
la condamner par avance.

Dans son nouveau livre,
l'auteure de « La Dérobade »
raconte son retour à la vie,
sa venue à l'amour fou.

EN 1976, « LA DÉROBADE » explosait à la gueule de centaines de milliers de lecteurs. À sa manière crue, fière, toujours digne malgré les blessures, Jeanne Cordelier y balançait tout : l'inceste commis par le grand-père, puis le père, la mère « ignominieuse », complice, la prostitution, le milieu... Malgré l'argent (l'ouvrage s'est vendu à 2,5 millions d'exemplaires), la reconnaissance, l'ouverture à d'autres cercles, littéraires, intellectuels, l'autodidacte est restée longtemps, comme elle l'explique dans *Reconstruction*, sous l'emprise d'Éric, son « mari » et souteneur, plus résolu que jamais à ne pas lâcher sa proie. « Séquestrée », elle parviendra néanmoins à se libérer. À force de volonté, et avec le soutien de l'écrivain Paul Guimard et de sa femme Benoîte Groult qui, par hasard, lui font rencontrer l'amour en la personne de « Val », splendide Suédois et brillant économiste dont elle aura bientôt, comble du bonheur, un fils nommé Émil. Des États-Unis au Cambodge en passant par la Suède et Paris, Jeanne raconte sa vie « d'après », sa douloureuse mais belle « reconstruction », dans une langue qui n'est qu'à elle, gouailleuse et fine, drôle, vivante de part en part.

Paul Guimard a été très important pour vous...

Paul m'a toujours dit des choses importantes sur le pas de la porte. Quand je l'ai rencontré la toute première fois, au Récamier, c'est à la fin du déjeuner, qui avait duré quatre heures, qu'il m'a dit sur le pas de la porte : « Allez-y, écrivez », avec cette conviction, cette force tranquille qu'il avait. Une autre fois où je l'avais invité à dîner chez moi, sur le pas de la porte, toujours, il m'a regardée avec une grande tendresse et m'a dit : « Dis, tu vas pas te faire psychanalyser, toi? ».

Pourquoi cette prévention ?

Il avait peur que ça me démollisse, que ça coupe quelque chose dans mon élan...

Que ça empêche l'écriture ?

Plutôt que ça la détourne... Je pense qu'il y a un rythme dans la vie qu'il faut laisser s'accomplir de lui-même. Comme avec la nature. Précipiter quelqu'un trop vite dans des choses qu'il n'a pas choisies est risqué...

Vous avez été précipitée dans quelque chose que vous n'avez pas voulu. Mais vous ne vous êtes pas laissée faire...

Je serais morte, autrement. D'une manière ou d'une autre, j'en suis sûre.

La psychanalyse vous a tentée ?

Approcher des psychanalystes m'a amusée. J'ai écrit un livre, *Premier Bal*, avec Julien Bigras, un psychanalyste canadien. Nous avons fait ce qu'il appelait une « psychanalyse sauvage ». J'ai pris mon pied : tout était permis ! Je pouvais dire ce que je voulais !

Vous n'aviez pas tout dit dans « La Dérobade » ?

Bien sûr que non ! Dans *La Dérobade*, j'ai

été dans la profondeur, mais aussi dans la surface des choses. Je savais que l'inceste avait existé, je connaissais les faits dans leur détail, mais les effets profonds, je ne les avais pas complètement mesurés. Et c'est Julien Bigras qui m'y a aidée.

Quels étaient-ils, ces effets ?

La folie et la mort... Il faut trouver un chemin entre les deux, c'est tout. L'inceste fait des êtres complètement déconstruits.

Dans votre livre, vous dites à Val, votre mari : « Empêche-moi de devenir folle »...

Val m'a retenue, oui.

Le premier moyen de récupération, de « reconstruction », ce sont les mots ?

Le livre a été la pierre fondatrice. Mais il n'a pas suffi : il fallait sortir de ce carcan du « milieu ». J'étais mariée avec Éric et prisonnière de lui.

Avez-vous eu le sentiment d'être marquée par la fatalité ?

Forcément... Je suis née pendant la guerre. Ma mère m'a placée chez ma grand-mère quand j'avais 3 semaines – ça démarre tout de suite mal. J'ai été élevée seule, loin des autres enfants, dans une maison près de la

« MALGRÉ LE SUCCÈS, LE FRIC, LES CONQUÊTES, MA VIE ÉTAIT VIDE. »

forêt de Rambouillet. Je n'allais pas à la maternelle, ni à l'école. Ma grand-mère m'aimait, le vieux m'a fait du mal. C'est à partir de là que l'enfant que j'étais a divorcé d'un monde auquel il ne pouvait pas échapper. Je me suis créé un monde à moi... Par la pensée, tous les soirs, je rejoignais une cabane imaginaire dans le chêne du jardin où j'étais sous la protection du Christ. Là, je vivais dans un amour sublime, personne ne pouvait m'atteindre, me faire de mal. Même si je ne croyais pas en Dieu, je croyais au bien. Très vite, vous avez refusé de voir votre père, mais vous avez continué à fréquenter votre mère...

Jusqu'à la fin, j'ai attendu un signe d'elle. Vous avez fait le deuil de cet amour qui n'est pas venu ?

Il y a un moment donné, il faut arrêter de faire la manche ! C'est ce que je disais sans cesse à ma sœur : « Arrête de faire la manche. Ils ne te mettront jamais une pièce dans le creux de la main, surtout pas maman ».

Comment est-ce qu'on devient mère quand on a eu cette mère-là ?

Il faut d'abord être écrivain, être amoureuse (rires) ! Il faut d'abord beaucoup beaucoup

aimer. Quand Roberta, la fille que j'ai eue avec Éric, est morte, j'ai fait une croix sur la maternité. Et puis j'ai rencontré Val. C'est comme si tout avait reflué : tout ce qui était mort, enfoui, est revenu.

Qu'avait-il de différent ?

La beauté. Chacun la voit, bien sûr, avec les yeux qu'il veut. Pour moi, la beauté, c'est ce qu'elle nous laisse supposer de l'autre.

Elle peut être aussi trompeuse...

Pas à ce point-là ! J'ai vu l'âme transparente, et toute cette magnifique sensualité, cette force, cette intelligence, cette capacité d'écoute, de compréhension, de patience. Je l'avais appelé « l'homme-Dieu ».

N'est-ce pas trop ?

Non. Je crois qu'on peut croiser l'homme-Dieu sur la Terre. Il ne reste pas Dieu tout le temps, parce qu'il faut bien que d'autres en profitent (rires). Val est un homme qui s'est aussi avéré être un père exemplaire.

Est-ce que vous imaginiez qu'un jour vous pourriez aimer et être aimée ?

C'était un rêve, et un but. Tout me semblait vain, hors ces rêves. Malgré le succès, le fric, les conquêtes, ma vie était vide. Je n'avais rien à faire de rien. Les hommes, pour moi, c'était la suite de la prostitution. Ils ne me faisaient pas plus d'effet qu'un thermocutter sur une jambe de bois. Je ne les considérais pas.

Qu'est-ce qui a fait la différence ? Ce travail de réappropriation de vous-même que vous avez fait, et quoi ? Le hasard ?

La recherche. Dans *La Dérobade*, j'ai écrit : « Où retient-on cet homme que j'aime depuis l'enfance? ». Chez moi, il y a toujours eu cette recherche infinie d'un amour fou, total.

Comment dans le chêne avec le Christ, quand vous étiez enfant...

À cette différence que cet amour, je le voulais aussi charnel, quand même (sourire).

Benoîte Groult, dans la préface à votre livre, dit que vous êtes l'exemple même de la résilience...

Tout dépend de ce que l'on met derrière ce mot. Imaginez un trou... on ne sait pas ce qu'il y a au fond, mais on va essayer malgré tout de construire dedans, de voir si la terre n'est pas trop meuble, pour pouvoir y poser des fondations. Si c'est ça, la résilience, alors oui, je suis un exemple de résilience.

Mais le trou est toujours là...

Le trou ne peut pas être comblé.

« Je suis un abîme », dites-vous...

Qu'est-ce qu'on est d'autre ?

Tout de même, vous avez produit tellement de choses !

Peut-être qu'au fond du trou, il y a une source... je serais un geyser (rires) ! Mais ça vient de loin, alors... ● Propos recueillis par

Barbara Lambert

LIRE « Reconstruction », préface de Benoîte Groult, Phébus, 268 p., 20 euros.